

Du reste ce sont là des exceptions. D'habitude, tout se passe avec ordre, pour la plus grande joie des spectateurs petits et grands, de toute provenance et de tout sexe. Les taureaux font semblant d'être ahuris, et courent gauchement de côté et d'autre dans l'arène. Les *toreadores* les excitent, les agacent, brandissant *banderillas*, capes et *muleta*, crient, vont, viennent, courent, franchissent d'un bond la barrière, reviennent, font des prouesses, triomphent, saluent le public. Les spectateurs sont émus, enlevés, se passionnent, applaudissent avec frénésie. Nous en avons vu battre des mains, comme les Romains de nos théâtres, jeter aux *toreros* des fleurs, des cigares, des oranges ; lancer leur chapeau dans l'arène. Un orchestre remplit l'amphitéâtre de ses flons-flons cuivrés. Une fanfare de trompettes aïdiennes marque l'entrée de chaque taureau. On est empoigné et cloué à sa place malgré soi.

Le spectacle se termine par une pantomime la plus cocasse du monde. Un malade est au lit. Le médecin lui a tâté le pouls. L'apothicaire lui a administré, par le côté que des architectes italiens nommeraient sa *facciata minore*, une boisson rafraîchissante. Il avale d'ailleurs force lochs, potions, tisanes et médecines. De nombreux amis lui adressent leurs compliments de condoléance. Tout à coup un taureau paraît. Le malheureux qui, tout à l'heure, avait à peine la force de geindre, saute de son lit, et s'enfuit en bondissant comme les chèvres dans les idylles de Théocrite. Cela est intitulé le *Malade imaginaire*. Cette pantomime n'est-elle pas, en effet, comme la conclusion et la morale de la comédie-ballet de Molière ? Il y a là une idée à creuser. Je propose à MM. les sociétaires de la Comédie Française qui, cette année, ont vu, d'un air pensif, leur part sociale misérablement réduite à la somme de trente mille francs, d'intercaler ce petit divertissement dans leur *Malade imaginaire*. Cela fera peut-être monter la recette. Il y aurait peu de chose à faire pour le bien amener. Au troisième acte, par exemple, quand Béralde rend visite à son frère et le traite de fou, lui disant qu'il n'est malade que d'imagination, Argan répondrait de cette manière :

« Hé quoi ! mon frère, je ne suis point malade véritablement, dites-vous ? et toute ma maladie n'est autre chose que la peur que j'ai de le devenir ? Se peut-il que vous teniez devant moi des